

Patrice Desbiens, Robert Berrouët-Oriol

Rachel Leclerc

Numéro 135, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2009). Compte rendu de [Patrice Desbiens, Robert Berrouët-Oriol]. *Lettres québécoises*, (135), 39–40.

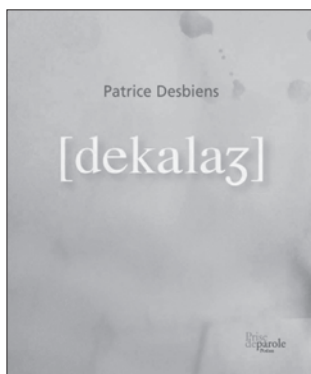
☆☆☆ 1/2

Patrice Desbiens, *Décalage*, Sudbury, Prise de parole, 2008, 67 p., 13,95 \$.

Unité de lieu, unité de temps

En 1985, à Montréal, dans une galerie du boulevard Saint-Laurent, avec Patrice Desbiens invité à réciter. Nous sommes seuls « dans l'après-midi cardiaque », et j'en suis très gênée. Faute de public, le poète raconte sa vie aux anges en buvant du scotch pour se donner courage, longeant les murs décrépits de sa maison-mémoire tel un poisson-vidangeur. L'animateur Yves Boisvert a mis l'enregistreuse à on.

Durant les deux décennies qui ont suivi, l'homme est un peu devenu le « rôti de bœuf à l'original » qui se trouve dans la boîte à lunch de son oncle : un poète maudit très recherché qui doit faire flèche de cette contradiction. De quoi vous ramollir un talent ; mais le sien, aussi durable que le ciment des trottoirs de Timmins, Ontario, où il est né entre les mains d'un docteur fou qui ne l'a déclaré ni garçon ni fille, mais poète, n'a rien perdu en originalité. Patrice Desbiens est l'un de ces inimitables imités qui ont fait leurs classes à une époque où le verbe « aimer » n'était pas encore essentiellement pronominal. Cela vous bride l'*ego* et vous taille une couenne à l'épreuve de tout, autant du feu intérieur que des flammèches fusant du dehors. On le suppose en tout cas.



REWIND & REPLAY

Le titre, *Décalage*, est présenté sur la couverture en A.P.I. (alphabet phonétique international) et insiste donc sur le mot, le mot français, comme dans un cours de linguistique : cette langue est celle que je choisis, moi le locuteur, le sujet parlant, elle est aussi celle qui m'a choisi pour l'écrire. Or, précisément, nous dit l'auteur chaque fois qu'il remonte de sa mémoire, « il n'y a pas de décalage », pas plus qu'il n'y a, affirme le communiqué de presse, « de disjonction entre le Québec et le Canada français ».

Le plus souvent écrites au présent de l'indicatif pour bien nous faire sentir leur transcendance et leur densité, toutes les scènes, réelles ou virtuelles, exhalent les substances d'une saison, d'un temps qui nous a traversés aussi sûrement que la lumière des étoiles finit un jour par se ficher dans notre œil, et serviront à la mise en place de corps et de visages plus ou moins précis, sortes de fumerolles d'humains prêtes à l'emploi poétique. On n'est jamais absous par la fuite des heures et des jours : voilà que, ramenés au présent par le poète, nos actes et nos paroles, même étriqués, même imprécis, atteignent enfin, dans leur « pauvre richesse » et après une errance plus ou moins longue, leur temps *réel* et leur lieu définitif, ceux du livre, ceux de la conscience absolue de Patrice Desbiens.

LE MYSTÈRE DES FRONTIÈRES

En lisant une scène comme celle-ci : « Le poète se pogne le poème/et le poème pogne/la chienne et/la chienne explose/comme un/feu d'artifice/à une fête nationale », n'allez pas croire que vous auriez pu en faire autant. Rien n'est si facile



PATRICE DESBIENS

qu'il paraît dans cet art de la lucidité où l'homme passe au quadrupède le témoin — ou la patate chaude — d'une volcanique identité. Le ton est donné : tout le livre, où la gravité devient catastrophe, où le comique n'est jamais drôle, sera d'une même facture.

La partie qui donne au livre son titre général évoque la « première et dernière » Rencontre internationale Jack Kerouac à Québec, en 1987, où

Desbiens fut, comme de juste, invité avec d'autres poètes de sa famille ; mais c'est seul qu'il a cherché en vain la présence du fameux Jack dans les vieilles rues de la capitale, dans les librairies et les bars enfumés. Le poète, qui n'est pas moins sensible aux écorchures de son prochain qu'aux siennes, précise qu'à son arrivée : « Je fais attention où je mets/les pieds car/tout a commencé ici. » Il n'y a jamais de décalage chez Desbiens, que des fantômes et parfois bien du mystère.

On soupçonne que l'identité est la grande affaire de sa vie. Au détour des pages, le poète constate qu'il ne peut se dépêtrer d'un double qui lui colle à la peau, car sa langue « s'est enlisée/dans le bayou/du bilinguisme ». Cela rappelle — quoique très furtivement — un Antonio D'Alfonso autrefois divisé, pour ne pas dire déchiré entre trois cultures. Mais les deux poètes ont fait leur lit, et ils se sont peut-être même croisés à la frontière sans se reconnaître.

☆☆☆ 1/2

Robert Berrouët-Oriol, *En haute rumeur des siècles*, Montréal, Triptyque, 2009, 123 p., 16 \$.

Une certaine École d'Haïti

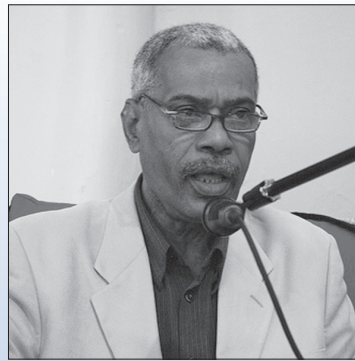
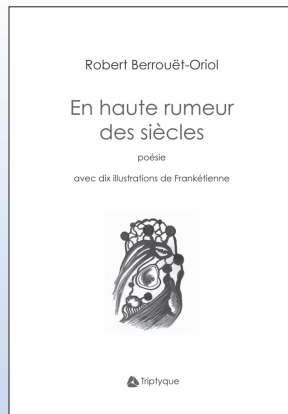
Robert Berrouët-Oriol est linguiste et signe ici son cinquième titre en poésie. Pour aborder ce livre, il faudra, bien sûr, retirer nos conventionnelles lunettes de lecteur de poésie québécoise, laquelle tolère souvent mal le débordement métaphorique et la touffeur d'une telle sensualité.

Le beau titre nous disait d'emblée que le poète regardera le lointain d'un œil rétrospectif et généreux, et qu'il accueillera en lui, pour nous la faire entendre, la « rumeur » des précurseurs. Il s'ouvre sur « Chabine Ô » (la chabine étant une femme métissée) et se referme, comme un ultime hommage à l'autre, sur les « Tribus trépassées ».

Dans sa forme, *En haute rumeur des siècles* tient la promesse donnée en quatrième de couverture : explorer « le cours polysémique de la parole poétique

dans une rigueur et une extraordinaire tension lexicales, à la limite de la déperdition du sens déjà là ». On a pu en effet relever la tension, justement si « extraordinaire » qu'elle verse dans l'absence à peu près totale de naturel, indispensable ingrédient d'un art consommé.

On pourrait probablement parler ici de l'influence du surréalisme, et l'on sait que ce mouvement a laissé une trace profonde chez bien des poètes haïtiens, mais cela n'explique pas forcément la terrifiante profusion des images, très souvent forcées (« gestes bègues » (p. 14), « surdité des lèvres » (p. 21), « désinence du pollen » (p. 74) ni la préciosité, voire l'usage de mots obsolètes (« lors » au sens de « alors », et plusieurs fois « encor »), ni



ROBERT BERROUËT-ORIOU

Rosiers et Serge Legagneur, eux qui ont traversé, chacun de leur côté, le corpus mondial et lu le travail des pairs (incluant les Québécois), les incorporant pour mieux parfaire leur propre style.

le recours aux mots rares, comme ces « apicales tétées de l'encre » (p. 61), ni encore le détournement d'un substantif ou d'un adjectif (« tu camisoles de force » [p. 56] « j'ivre fêlures » [p. 35]).

À bien y penser, dans ce livre, on trouve moins un foisonnement surréaliste qu'un grand manque de retenue. La poésie migrante, tout comme la québécoise, n'est pas toujours bien servie, et rien ne rappelle ici les splendides Joël Des

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

**AVIS AUX COLLECTIONNEURS :
UNE OCCASION A NE PAS RATER !**

125 numéros

(1 à 125, excepté les numéros 1, 3, 58, 60 et 65)

PAYEZ MOINS CHER QUE LE PRIX FIXÉ PAR NUMÉRO !

Prix incroyable

Canada • 500 \$ / États-Unis • 550 \$ / Ailleurs • 575 \$

(Taxes et frais de port et de manutention inclus)

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Courriel : _____ Tél. : _____

Ci-joint : chèque

No : _____ Exp. : _____ / _____

Signature : _____ Date : _____

RETOURNER À : Lettres québécoises C.P. 48058, succursale Bernard, Montréal (Québec) H2V 4S8 • Téléphone : 1-866-992-0637
Adresse électronique : info@lettresquebecoises.qc.ca • Site Internet : www.lettresquebecoises.qc.ca

"Le nouveau roman de Lise Lacasse offre une ode à la vie surprenante. Un livre qui régénère..." ****

Le roman de l'été 2009

LES BATTANTS

de Lise Lacasse

Commandez-le en ligne, dès maintenant, sur le

www.editionsdumarais.ca